

# La p'tite Miss Easter Seals

## Une pièce chargée de significations

Bernard Courte

Number 47, June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Courte, B. (1988). La p'tite Miss Easter Seals : une pièce chargée de significations. *Liaison*, (47), 9–9.

## Une pièce chargée de significations

par Bernard Courte

TORONTO

Le Théâtre français de Toronto a présenté une création franco-ontarienne du 8 au 27 mars dernier. L'auteure Lina Chartrand, originaire de Timmins, relate dans **La p'tite Miss Easter Seals** des expériences vécues : *C'est autobiographique. Même si les événements ne sont pas exactement ce qui s'est passé, les émotions sont celles que j'ai connues.* L'action de la pièce se situe d'ailleurs au début des années 1960.

La p'tite Miss Easter Seals aborde le sujet de l'infirmité physique et ce thème explore métaphoriquement la minorité franco-ontarienne. Monique (Miss Easter Seals, victime de la polio) est dans un plâtre de la tête aux pieds après avoir subi une opération à la colonne vertébrale. Elle est une adolescente de 15 ans qui est enfermée physiquement dans un plâtre, mais aussi emprisonnée psychologiquement. Remplie de crainte et d'anxiété, elle se cache derrière sa carapace d'adolescente dure et *smarte*. La minorité franco-ontarienne, pour sa part, cherche des voies de sortie. Cela se reflète dans plusieurs propos de la mère, Antoinette. Sortir d'une insécurité linguistique : *Eux-autres, y parlent le bon français; nous autres, c'est du français ordinaire.* Sortir d'une incapacité d'obtenir des services dans sa langue : *Pis, l'opératrice, elle avait pas le droit de parler son français. Toute ce qu'a disait, c't'ou « line's busy, line's busy. »* Sortir de son statut social défavorisé : *Veux-tu l'savoir pourquoi que c'est arrivé de même? M'as te le dire moé, si tu l'sais pas, m'as te l'dire! C'est parce qu'on est rien, nous autres, on est des p'tits travailleurs, des p'tits Canadiens français ignorants, pis, on passe toujours les derniers! Si on avait été des Anglais, penses-tu que l'doctor s'rait pas venu tu suite?* Cette minorité fait aussi face à la très actuelle et constante lutte contre l'assimilation, comme l'illustre une réplique de la cousine Nicole : *Le high school est plus près de chez-nous et toutes mes amies vont là, ma tante. Inquiétez-vous pas, je fais certain de pas oublier ma langue.*

La pièce est jouée environ 70% en français et 30% en anglais et le communiqué de lancement parle d'une

création bilingue. Les filles aiment converser entre elles en anglais, mais la mère ne l'apprécie guère. Chaque changement de langue dans la pièce exprime d'ailleurs le pouvoir d'un personnage sur l'autre, d'une langue sur l'autre :

*MONIQUE : Well, your father's a boss... NICOLE : Okay, so he's got a better job, so we've got more money. It's not my fault, Monique. What am I supposed to do? ANTOINETTE : Ben, tu pourrais parler français, Nicole. Tu pourrais montrer que t'es pas différente de nous autres, pis, que t'aimes ta langue.*

Ou encore :

*ANTOINETTE : T'as toutes les chances, ma Nicole, pour te faire une belle vie. Mais, oublie pas que ta mère, c'est une canadienne, puis que toi aussi, t'en es l'une canadienne. Sois fière de t'ça. (...) Ça se perd ben facilement, ça, Nicole. Spécialement dans une place comme Kingston ou ben Toronto... Tu pourrais toute perdre ben vite. Faut y voir. Je m'en sus jamais caché avec Thérèse... Je trouve ça un gros manque de sa part, de pas vous avoir faite continuer à l'école française. Je comprends pas son idée là-dedans pantoute...*



Photo : Pascal Blancan.

**Linda Chartrand déclenche un flot d'émotions.**

La langue est vernaculaire et on ne le voudrait pas autrement. À l'instar d'André Paiement, puis de Jean-Marc Dalpé, Lina Chartrand utilise la langue parlée par le monde ordinaire et c'est ce qui fait coller cette pièce à la réalité franco-ontarienne.

Chartrand et Dalpé partagent une autre affinité; leurs pièces abordent le même thème du conflit des générations. Personnage central, Monique est *déchi-rée entre le monde de sa mère — le français, le Québec, la religion — et le monde de sa cousine, qui s'en va vers le sud de la province, vers la culture dominante américaine*, explique l'auteure. Tout comme **Le Chien** de Jean-Marc Dalpé explore la relation père-fils, Lina Chartrand illustre brillamment la relation mère-fille dans **La p'tite Miss Easter Seals**. Les gens de la génération de Lina (et c'est mon cas) ont tous connu cette mère valorisée par le don de soi, cette mère très peu libérée car trop soucieuse du respect de l'autorité et de la fierté qui ne saurait « demander la charité » : une réalité franco-ontarienne certes, mais probablement une réalité canadienne-française aussi.

Toute la pièce, qui dure 90 minutes sans entracte, occupe l'espace limité de la *roomette* du train pendant le voyage de nuit entre Timmins et Toronto. On pourrait croire qu'avec une comédienne dans le plâtre de la tête aux pieds comme personnage principal, la pièce serait statique et aurait des longueurs. Tel n'est pas le cas. L'excellente mise en scène de John Van Burek, la musique originale de Marc Cholette et les éclairages de Louise Guinand se marient admirablement au texte puissant de Lina Chartrand. Les paroles coulent comme une rivière déchaînée; libre cours est donné à l'humour et un flot d'émotions des plus troublantes est déclenché, de la rancœur la plus violente à l'affection la plus tendre.

J'ai beaucoup ri durant cette pièce, mais j'en suis sorti la larme à l'œil. Antoinette avait bien raison: *Qui rit trop vendredi pleurera dimanche.* Cette pièce m'a vivement ému. **La p'tite Miss Easter Seals** met en scène de façon admirable une facette de la réalité franco-ontarienne. C'est une importante addition à la dramaturgie ontarioise. □